

LE

# PÈRE PEINARD



RÉFLECS HEBDOMADAIRES D'UN GNIAFF

**ABONNEMENTS**

FRANCE

Un An..... 6 fr.  
Six Mois..... 3 »  
Trois Mois . . 1 50

**BUREAUX**

120, Rue Lafayette. — PARIS

Adresser toutes les correspondances au nom  
de l'ADMINISTRATEUR

**ABONNEMENTS**

EXTERIEUR

Un An..... 8 fr.  
Six Mois..... 4 »  
Trois Mois.. 2 »

## Le Gueuletonage à Carnot ET LA MISTOUFLE DU POPULO

Ils ont un sacré aplomb, les types qui prétendent qu'on crève la faim en France ! sa Jean-Foutrierie Carnot ne s'en est pas encore aperçu.

Il est sec le bougre, comme un cent de clous ; c'est pourtant pas faute de s'empiffrer de bons morceaux. Sûr, il voyage de trop,

c'est ce qui doit l'empêcher de prendre du bidon : à moins que ça ne soit l'amour qui le travaille.

Il a un cuisinier sa Jean-Foutrierie, et un rupin, nom de dieu ! Il ne s'appelle pas Trompette comme celui à Gambetta, non, c'est Tabernat.

Et vous savez, le type connaît

son métier; paraît que c'est un artiste bougrement épastrouillant.

Il était déjà dans la boîte du temps du vieux birbe Grévy; mais ce ladre ne savait pas se licher les doigts, en dégustant les bons morceaux, — et foutre, Tabernat en était humilié! Aussi l'aurait-il lâché vivement si son patriotisme ne l'eut retenu à son poste tournebrochique.

Ousque le patriotisme va se nicher, nom de dieu! Vous autres les bons bougres, qui vous foutez du patriotisme autant que d'une décoration, méditez sur la grandeur d'âme de Tabernat....

Et moi aussi, car je connaissais pas encore cette nouvelle et ebouffante manière d'être patriote.

Heureusement que Tabernat est un peu comme le matou de la cambuse, il tient au logis et pas au maître. Aussi dès que Carnot s'est amené à l'Elysée, il s'est mis à fricotter pour sa gueu-gueule, — toujours par *patriotisme*, nom de dieu!

Et dire, mille bombes, que par ce temps de mistoufle pyramidale, quand le populo ne sait plus comment faire pour croustiller; quand des familles se suicident de faim, — les cochons de la haute ne pensent qu'à bien se gaver!

Les grands canards quotidiens racontent ces histoires de baffrage sans vergogne; ils jubilent de voir le Grand artiste Tabernat si bien utilisé. Songez donc, rien n'est trop cher, ni trop bon, quand il s'agit d'emplir les tripes du charretier de l'Etat.

Du pauvre monde, sans turbin

et sans travail, on s'en fout: qu'il crève, c'est son lot!

Et mille bombes, c'est ce qu'il fait le pauvre monde! Il crève, sans se rebiffer, sans faire de pet.

Il y a quelques jours à peine, un nouveau drame de misère s'est passé en plein dans Paris: mais, nom de dieu, pour un qui est connu, y en a des tas qui restent ignorés....

Au n° 33 de la rue de Torcy, à La Chapelle, le pauvre ménage Vandrisse vivait bougrement mal. Y avait quatre loupisots à la clé: c'était pas le moins drôle! Quand ils réclamaient du pain, pas mèche de leur en donner.

A cette existence le père y perdit sa raison, on le foutit à Sainte-Anne. Et dire que pas un moment, l'idée ne lui vint de s'en prendre aux richards, à ce baffreur de Carnot, à la bande des bouffetout! Lui bouclé, toute la charge de la nichée retomba sur la pauvre mère.

Elle fit des ménages de ci de là, se foutit blanchisseuse, bricola de mille façons dans le quartier; mais, nom de dieu, elle avait beau se décarcasser, la becquée pour chacun n'était pas grasse.

Un jour le père sortit de la maison des fous; les voilà pour un moment requinqués. Toujours ils espéraient se sortir de la mistoufle, hélas la malechance les poursuivait: le pauvre bougre était usé, il cassa sa pipe.

Du coup, nom de dieu, ça fut la misère noire! La mère tomba malade, et les frusques, les bri-

coles, de déguerpir, bazardées pour rien, ou foutues au clou.

Y avait pas à tortiller, voilà la pauvre bougresse réduite à l'aumône! Au bureau de bienfaisance on se foutit de sa fiole. Les *visiteurs* firent une enquête, et les voisins de dire du bien de la famille.

Ça servit à rien, turellement: ça se passait au mois d'avril, en trois mois on lui colla trente francs dans les pattes! Allez donc vivre, nom de dieu, une mère et quatre gosses, avec ça, pendant trois mois?

J'avais l'y bougrement raison de dire la semaine passée que, la charité c'est le meurtre à petit feu!

Pour la fête nationale, quelques jours après le 14 juillet, l'administration lui expédiait une babilarde toute sèche, ou on l'envoyait dinguer elle et ses gosses: « Si vous avez faim, allez crever ailleurs, qu'on lui disait, c'est pas notre affaire... »

Ça fit froid au cœur de la mère, milles bombes! Elle n'avait plus que la mort en perspective; les voisins s'étaient bien foutus en quatre pour elle, mais, nom de dieu, chacun a son lot de misère, on ne fait pas tout ce que l'on voudrait. Puis, ça la bassinait de mendigotter, et d'être à charge de Pierre et de Paul.

Toujours la même fin, nom de dieu! L'autre mardi, de ses derniers sous, elle acheta du charbon et se fit périr, laissant un mot de billet où elle disait: « Une fois morte mes gosses seront recueillis... »

Pensez-vous, qu'il n'y ait pas de quoi mettre en rage, contre ceux qui maintiennent de pareilles horreurs? Contre les gouvernants, les curés, les proprios, qui ont foutu le grappin sur tout, et font crever les trois quarts du monde?

Comment, un salopiot comme Carnot, qui est censé présider au bonheur du peuple, se cale les joues comme un cochon? Dix mille pauvres bougres feraient leurs choux gras, avec ce qu'il dépense! Il en est de même de toute la séquelle de la haute.

Faut en finir, nom de dieu, et n'avoir plus la gnolerie de respecter la propriété du riche: ce qu'il a de trop c'est ce qui nous manque.

On est des lâches de laisser pâtir la marmaille; ayons le courage pour eux, nom de dieu, la justice et le bon droit sont de notre côté. Faut que chaque riche voit dans un pauvre un ennemi, et qu'il ait à défendre sa peau, s'il ne veut pas abouler ce qu'il a de trop.

### A BAS LES OCTROIS!

En France, nous nous laissons gruger par les grosses légumes d'une sale façon.

On nous fout sur le casaquein des impôts terribles, mais qui sont à peine visibles, grâce au fourbi des octrois. Loufoques en diable, nous n'y voyons que du feu, nom de dieu!

Les Espagnols sont moins pochetées que nous; ils n'y coupent pas dans ce sale truc des octrois, et s'ils l'endurent c'est pas sans rouspéter.

Aussi, en attendant qu'ils puissent foutre, une fois pour toutes, le feu aux barrières, ils ne râtent jamais une occas de cogner ferme.

C'est ainsi que la semaine dernière dans une petiotte ville de là bas, à Jaen, y a eu du chabanais. Les gendarmes ont rapliqué, le populo leur a foutu des coups de recevoir sans se gêner.

Turellement les autorités ont fini par avoir le dessus; on a télégraphié la rengaine habituelle « l'ordre est rétabli! » que ça fout, y en a pas moins eu du grabuge! on se venge, on se défend, la suite viendra.

Pour passer bon ouvrier, y a rien de tel que de faire son apprentissage: les Espagnols sont en train de faire le leur pour le démolissage des octrois.

Et nous, nom de dieu, quand donc nous foutrons-nous à la besogne?

### Frasques d'un cléricohon

Il a repiqué au truc l'abbé Garnieribuze: nom de dieu, il a eu le toupet, le cochon, de revenir lundi dernier, salle Jussieu, faire le catéchisme au populo.

Quoique ça, il se doutait bien que ça ne se passerait pas aussi en douceur que la première fois: ces fourbis là, ça prend un coup, mais pas deux! Aussi il avait fait imprimer les balourdises qu'il avait l'intention de réciter: sûr d'avance qu'on lui fermerait son tabernacle.

Une floppée de jésuites à la robe courte, avaient rapliqué de bonne heure; ils n'ont rien à foules salopiots, aussi à 8 heures la salle en était farcie: illico l'abbé

Garnieribus a ouvert son égout; y a eu un peu de potin en commençant, mais pas des tas, vu que le vrai populo n'avait pas eu le temps de rapliquer.

Quant on sort de son bagne, faut quelques minutes pour aller casser une croûte; c'est bien rare, nom de dieu, qu'une réunion ouvrière commence avant 9 heures; faut laisser aux copains le temps d'arriver.

Quoique ça, il ne pouvait pas placer deux mensonges à la file; à chaque coup, une interrompance lui tombait sur la tronche: « Et l'Inquisition?... Et Etienne Dolet? Ferme ton tabernacle!... Pas avant qu'on ait chié dedans!... »

Sur les 9 heures, ça a changé d'allure; les bons bougres se sont amenés. Et dame, ça n'a pas fait long feu, en un rien de temps le ratichon a eu fini de pisser son boniment.

Voilà que tout d'un coup: pouf! plus de gaz! C'était un tour du proprio de la salle. Ah! mes amis, ça n'a été que de plus belle, quel chahut! on a entonné la *Carmanole*:

Que demande un républicain?  
Vivre et mourir sans calotin.  
Le Christ à l'écurie  
La Vierge à la volerie  
Et le saint-père au diable.  
Vive le son, vive le son  
Vive le son du canon.

Et ce qu'on te bourrait la gueule aux ensoutanés qui ne s'étaient pas esbignés à temps; on n'y voyait pas, mais dès que sous sa patte un copain sentait la petite bavette qu'ils portent au cou: pan! un bourrage de gueule aux petits ognons.

Piollat, Genet, Garnier, Cellard et les autres disent chacun quelques

hœufs. Encore pire! Vu que le proprio de ces animaux a un certain

On les a tutoyés salement, nom de dieu; on les cherchait dans la salle comme des punaises dans un lit.

Garnieribus a joué de la fille de l'air, y a pas eu mèche d'y foutre le grappin dessus.

Dans un coin de la salle on dégotte des tas de papiers, c'était le dégueulage imprimé de Garnieribus: on en a fait un feu de joie, nom de dieu, en y ajoutant quelques drapeaux tricolores, qui pendouillaient. On a saccagé la salle, glaces, vitres, portes, banquettes, becs de gaz, tout y a passé.

C'est le *Fig*, le grand torche-eul de la haute, qu'était pas content. Il en a foutu une colonne et demi, et dam, il gueule contre les anarchos. Eh type, t'aurais pu l'éviter cette longue tartine et donner tout bonnement comme compte-rendu de la réunion les deux lignes que tu fous à la queue de ton flanche:

« Entre le socialisme chrétien et le socialisme révolutionnaire, il y a un abîme. Le premier promet le ciel, le deuxième le veut tout de suite sur la terre. »

Ca c'est vrai! Pour une fois t'as mis le doigt dessus, Chincholle. Crois-tu que ça soit bête de notre part? t'es bien content d'avoir, toi et les curés, le paradis sur la terre.

Passons à *La Croix*; ici on est en pleine cochonnerie, c'est bougrement dégueulasse: à chaque ligne y a un mensonge: ces oiseaux-là y sont tellement habitués, qu'ils ne peuvent pas ouvrir le bec sans foutre un croc en jambes à la vérité.

Dans le numéro du mercredi 20 août, *La Croix* dit: « Les anarchistes avaient convié l'abbé Garnier à une

discussion... » Mensonge! c'est l'abbé Garnier qui lui-même a organisé la réunion.

« Les organisateurs du tumulte étaient des possibilistes... » Mensonge, c'est les anarchos qui ont fait le potin.

« Les possibilistes sont venus désireux d'empêcher la réunion. Les anarchistes se sont défendus... » Défendus? Contre qui? Contre les possibilistes? Mensonge! Si des possibilistes ont voulu donner un coup de main, c'était leur droit, mais c'était pas nécessaire.

*La Croix* annonce aussi que les conférences contradictoires publiques seront suspendues. Mais on organisera des réunions privées... »

Des réunions privées! Pauvres couillons, mais on vous sortira d'autor du coup. Les gas d'attaque entreront carrément, et sans barguigner, et feront un pétard monstre. — Dans une réunion publique, y en a des fois qui ont une arrière-pensée, qui hésitent à faire du chahut, car c'est emmerdant de foutre un croc en jambes à la liberté de la tribune. — Mais dans une réunion privée, plus d'hésitation, on y va dare-dare!

### ENTRE MINEURS!

Samedi, il faisait une soif à faire tirer une langue d'une aune à un chien, aussi tu ne seras pas trop épaté, mon vieux Peinard, en apprenant que le soir, avec un copain, nous nous étions installés devant un litre chez un épice-mar-troquet.

À la table à côté, il y avait une flopée de mineurs, qui causaient du puits Pélissier, des secours, de la Commission des onze dépôts, etc.

Leur jaspinage attirait mon attention et, comme tu as tenu jusqu'ici à renseigner les copains sur ce qui se passe dans les puits, je te couche

sur cette babillarde leur conversation, à laquelle je me suis permis seulement d'enlever quelques allonges inutiles.

Donc je commence où mes Saint-Etienneois en étaient :

— La Commission a entendu Pic ?

— Oui, il paraît qu'il a tapé ferme sur M. Nau, le directeur de la compagnie. Aussi aujourd'hui, il n'est plus question de le proposer pour la croix d'honneur et il peut bien crever à l'hôpital qu'on ne parlera plus guère de lui ; déjà les journaux disent que son rôle dans le sauvetage a été beaucoup surfait au premier abord. Pour un peu plus, on dirait aussi de lui, qu'il est descendu pour ramasser les montres.

— C'est vrai, ces charognes de journaliers et de policiers ont prétendu qu'il y avait des gas qui descendaient pour voler les morts. Comme s'il y avait quelque chose à chopper sur nous quand nous sommes dans la mine.

— Oui, ils se foutent de notre fiote !... Parmi les blessés, il y en a qui, depuis trois semaines, ont reçu 15 balles et qui sont soignés à domicile. La charité est rien capricieuse ; d'autre ont touché de la compagnie, du préfet, et de Séverine.

— Séverine est guérie ?

— Oui, elle a recommencé ses visites. Sa maladie n'avait rien de dangereux... elle se la coule douce et est toujours fourré avec les messieurs.

— L'affiche des anarchos a raison de dire que nous n'avons rien à attendre de tous ceux qui n'ont pas les pattes noires.

— Une autre chose qui était à pic dans l'affiche, c'est qu'elle disait qu'une autre explosion aurait lieu demain. Elle a été affichée le dimanche et les explosions ont eu lieu le lundi.

— Oh ! pour ça c'est pas malin d'être prophète. Les mines sont si salement tenues, que les acharnistes peuvent toujours dire qu'une explosion aura lieu demain. Et c'est pas fini. Ça ne peut pas aller un an, avant qu'un autre puits saute.

— Et quel puits penses-tu, qui sautera ?

— Il y a d'abord celui des Roitiers. Tu te souviens que l'an dernier, le lendemain de Verpilleux, on dut remonter de crainte d'être asphyxié. Depuis ça n'a fait qu'augmenter, et y a tout un côté du puits qui brûle : on ne peut descendre que par la cage opposée au côté du feu.

— Et le puits La Chana ? En voilà un aussi qui ne veut pas aller loin et ce sera, m'est avis, le premier qui dansera. Avant, il n'y avait point de grisou, mais aujourd'hui c'est autre chose. Avec ça que s'il part, de la manière dont il est construit, on ira y chercher quelque chose dedans !

— Et le groupe Verpilleux — Saint-Louis — Jabin ? Ça ne tardera pas à y recommencer. Le 4 août la fausse alerte de Verpilleux avait quelque chose de fondée, quoi qu'on en dise. Les hommes remontés n'avaient pas été suffoqués par les fumées du vin que la Compagnie leur avait payé. Il devait y avoir eu quelque flambée, quelque part dans les galeries. Et c'est là, que ça en fera des ravages, maintenant que les puits marchent ensemble comme s'ils n'en faisaient qu'un ! L'an passé, y a eu 207 morts, mais si le coup partait aujourd'hui à midi et demi, comme l'autre fois, et que tout marche, on pourrait compter : Saint-Louis, 350 hommes ; Verpilleux 250 et Jabin qui reprend l'exploitation et qui embauche tout le temps... Ça ferait un joli rôti s'il n'y avait rien qui entrave, comme

l'invasion des eaux à Saint-Louis, l'an passé !...

Notre litre était fini et on se tira. J'en avais assez entendu de cette conversation qui me rappelait un peu la boutique du bistrot parisien quand on se chamaille à propos de courses. Les pauvres gas discutaient paisiblement les chances de rôtir ; c'était horrible, nom de dieu !

En sortant, je reluquai une dernière fois mes types : ils venaient de commander un nouveau litre et trinquaient en attendant qu'ils soient pris dans la prochaine explosion, et laissent leurs carcasses au fond du charnier noir.

— Quel malheur, pensai-je, que ces pauvres bougres soient ainsi habitués au danger et à la résignation, et qu'ils n'aient point la volonté de sortir de leur misérable situation. Ils discourent tranquillement sur leur crevaison et la façon dont ils risquent le plus...

Et tonnerre, ça serait le moment de se foutre en grève ; des nouveaux n'iraient pas dans vos puits. Y a que vous qui pouvez en tirer parti. Sans votre turbin les puits sont foutus, il n'est donc que juste que vous tiriez le charbon pour votre compte en disant « merde » aux Compagnies ; si les actionnaires veulent du bénéfice, qu'ils descendent y gratter, y a de la place pour tout le monde.

Et nom de dieu, en ce moment tout le populé serait avec vous ; l'occasion est chouette, le plus bouché comprendrait que quand on risque à tout coup la grillade, on doit chouettelement gagner sa pitance.

### AU CONSEIL DE GUERRE

C'est toujours les gas d'énergie

qui se rebiffent contre toutes les imbécilités qu'on subit.

Dans les casernes, entre autres, les troubadés qui passent au conseil sont quasiment tous de riches types, nom de dieu. Dans une société chouette, où chacun aurait ses coudees franches, ah bon dieu, ils épateraient les populations par leur énergie.

Au lieu de ça, ils sont les souffredouleurs des culottes de peau. S'il y a quelque chose qui cloche, c'est toujours aux fortes têtes qu'on s'en prend.

Le conseil de guerre est là pour un coup, nom de dieu. Oup, on y fait passer mes gas et on leur serre la vis. Et tonnerre de Brest, là encore les bougres trouvent le moyen d'être crânes : ils sont pas rares ceux qui disent « zut et merde ! » aux galonnés.

Certes il aurait mieux valu au lieu d'une engueulade au conseil, foutre à ces salops du plomb dans les fesses, — n'importe, ils n'en sont pas moins des gonzières chouettes !

Ces jours derniers, c'est à Lyon, qu'un troubadé du 52<sup>e</sup>, Courcier, s'est payé les tronches du conseil. Les salops venaient de lui coller deux ans de prison pour refus d'obéissance : « Vous êtes des cochons et des criminels. Vous êtes tous des lâches ! » qu'il gueule à pleins poumons.

Ah mille bombes, les galonnés sont sensibles aux engueulades. Illico ils foutent une sacrée ralonge à la condamnation de Courcier : dix ans de travaux publics à la clé, nom de dieu !

C'est chéro, foutre ! Mais c'est pas fait pour diminuer la haine du gas, et sûr qu'il ne ratera pas une bonne occasion si elle se présente, de prouver aux galonnés qu'il a de la rage dans le ventre.

### LES CHERCHEUX DE PAIN

Ils battent la campagne les deux leuplots, courant après la croustille. Faut dégotter quelque chose, sans quoi, faudra se serrer le ventre, on ne bouffera guère à la maisonnée.

Pourtant du pain, est-ce que tous le monde ne devrait pas en avoir? Surtout les petits comme eux. Il leur semble drôle qu'il faille aller pleurnicher autour des fermes pour s'en faire donner un quignon.

Les petites bêtes, les oiseaux, n'ont pas besoin de faire tant de machines; ils ont à manger, ils en prennent ou y en a.

Pourquoi donc que les petits gas n'en feraient pas autant?

Les mômes ont bougrement du mal à se foutre dans leur caboche, qu'il est juste que les uns aient tout et d'autres rien. On dit qu'ils sont vieilles, quand il ne coupent pas dans cette pommade.

Le gros fermier, le curé, les autorités leur font la leçon, à ce point qu'il finissent par gober qu'ils doivent pâtir la faim, trotter nu-pattes, être frusqués du reste des autres.

Ce n'est qu'en devenant grands que le bon sens naturel reprend le dessus et qu'ils se disent: «J'ai droit de vivre comme tout le monde...»

Mais en attendant, pauvres leuplots, le temps vous dure d'être grands: vous avez des années de mistouffe devant vous; ils vous faut subir les rosseries des forts, sans même pouvoir vous défendre.

### BASTILLES MODERNES

Tout en haut de la vieille rue Saint-Jacques, après avoir dépassé les abrutissants dépotoirs d'intellect appelés Sorbonne, Collège de France, etc., au bout du quartier tant des arpètes bourgeois, qui n'a,

en se balladant, repéré une sale turne dont la porte se dérobe dans un renforcement, comme pour mieux se planquer?

C'est le numéro 193, le couvent des Dames Saint-Michel; la chapelle surmontée d'un dôme percé de fenêtres à vitraux, est seule visible. Mais la cahute s'étend jusqu'à la rue d'Ulm, en frisant la rue Gay-Lussac; c'est dire que c'est un petit village: mais un village où tout est vieux, où y a ni fleurs, ni girondes gonzesses, ni chouettes gas.

Ça a bougrement de rapport avec l'ancienne Bastille. Et encore, qu'est-ce que je dis, la Bastille était un paradis auprès de ce couvent. D'abord la basse classe n'y allait pas: elle n'était faite que pour les nobles et les riches. Puis ensuite, il fallait un diplôme pour y entrer, une lettre de cachet, quoi.

Tandis, nom de dieu, qu'à la Bastille de la rue Saint Jacques, autorisée et approuvée par notre maquerelle de République, y a pas besoin de tous ces fourbis.

Un père, une mère, amènent leur momicharde dans la turne, et to:, y ça est! Elle est cloîtrée, nom d'une bombe, et bien cloîtrée! Oui, enfermée là dedans sans aucune formalité; il est pas possible de dire toutes les horreurs que ça doit engendrer.

C'est tenu par des béguines, naturellement, elles sont environ 80; plus une vingtaine de sales types, confesseurs, frocards, employés, et enfin a peu près trois cents pauvres filles.

Dans cet enfer-prison, des types-ses expient le crime d'avoir aimé sans l'autor des paternels, sans avoir déclaré leur amour au nez d'un prêtre laïque ou tonsuré. Là des chouettes gonzesses s'étiolent, loin de l'air et de la liberté, pour avoir enfreint les lois des parents. Victimes de l'autorité familiale, elles y resteront jusqu'à 21 ans, et



LES P'TITS CHERCHEUX DE PAIN

chaque jour marquera un degré de plus dans l'abrutissement qui leur est infligé.

Et après, nom de dieu, quand le jour de liberté sonnera, entièrement anéantis, épuisés de raison, peut-être qu'elles resteront encore. Si pitoyable que ça semble, ça s'est vu ! On les abrutit tellement, que l'une d'elles, sortie de plein gré, à ses 21 ans, est venu supplier trois fois en huit jours pour rentrer.

Pourtant quelle vie ! Jamais ne parler à aucune personne, (car on ne peut appeler parler que d'échanger six mots avec une béguine, ou un bonjour à travers la grille, qui sert de parloir.

Et puis il faut masser, car c'est non seulement un couvent, mais encore une usine. Le personnel est principalement occupé à fabriquer des chemises pour hommes : y a couture, confection, lavage, repassage, etc.

Quant aux moyens de dompter les caractères, y apas à en remonter aux crapules qui mènent la botte ; ils sont pas pour des prunes de la race des Loyola et des Basile. Y a mille trucs, pour avilir les pauvres bougresses : on les tient par le turbin, le boulotage, la peur ; le plus commun est de couper les amitiés dès qu'elles se forment, les gonzesses seraient trop heureuses si elles pouvaient se consoler entre elles.

Et dire, nom de dieu, que les pauvres bougresses qu'on enferme là-dedans, sont quasiment toujours les plus chouettes filles d'une famille.

Elles ont trop de sang, trop de vigueur, trop d'intellect, — c'est ça qui offusque les paternels, abrutis par les groleries des ratichons.

Ah foutre, s'il n'y avait ni enjuponnés, ni ensoutannés, pour bou-

cler dans les prisons et dans les couvents les gas d'énergie, la Sociale irait bon train, sacré pétard.

C'est par ces sales boîtes qu'on nous mâte, nom de dieu ; dès que la jugeotte nous vient, on nous fout l'apeur au ventre ; la peur d'être enfermés nous empêche de nous livrer à notre nature.

### UNE BONNE BLAGUE

S'agit de l'histoire de Guillaume Tell, que les autorités du canton de Schwyz viennent de déclarer une invention de fumistes : à ce point qu'on n'en parlera plus à l'école.

Pour une blague, c'est une bonne blague ; seulement, nom de dieu, je trouve qu'elle a duré trop longtemps : la statue de Guillaume Tell à Altorf en est usée. Lui en a-t-on fait des processions autour, en a-t-on pondu des discours !

Eh bien, tout ça c'était pour des prunes. Guillaume n'a jamais existé : le chapeau de Geisler, la pomme cuite abattue par Guillaume sur la caboche à son fieu, le pacte de Grütli, tout ça c'étaient des meneries inventées par des farceurs.

Il faut tout de même que les dirigeants soient de fières crapules, pour inventer des histoires pareilles et les faire gober officiellement au populo.

Mais, nom de dieu, c'est à peu près la seule besogne des gouvernants : ils ne travaillent qu'à nous foutre dedans.

Ainsi en ce moment en France on fout des statues partout. Mais nous, qui avons connu les types qu'elles représentent, nous savons que les Thiers, les Gambetta, les Courbet, c'étaient des bons à tuer.

Mais quand ça date de loin, ça change, nom de dieu ! Nos descendants, en reluquant ces bonshommes en pierre se diront : « Quels génies ! quels grands cœurs. »

Ces derniers temps, c'est surtout la légende de Jeanne Darc qu'on a fait mousser ; turellement, c'est dans le but de nous faire casser la gueule plus facilement avec nos frangins des autres nations.

On serait mal venu aujourd'hui, de dire à la jeunesse que la pucelle n'a jamais existé. C'est pourtant vrai, nom de dieu !

Kif-kif bourriquo avec le christ. Croyez-vous qu'un homme pareil ait vécu ? Mais non, la légende a été faite après coup, pour les besoins de la religion et des richards.

### LE PROCÈS DE GRENOBLE

Grenoble, 16 août 90.

Mon vieux Père Peinard,

Finitta la comédia ! comme disent les italgos. Mais nom de dieu, je devrais plutôt dire, fini le drame, car c'est bien un drame en quatre actes, qui s'est joué devant les enjuponnés grenoblois.

Je pourrais te raconter tout au long les groleries des interrogeries et les couillonades débitées par les témoins, attendu que j'étais à la table des journalaux et que je pouvais tout reluquer ; mais t'as pas beaucoup de place, et puis les bons bougres qui te lisent auront déjà vu les détails dans les canards bourgeois.

Je ne te dirai donc que ce que les plumitifs ont passé sous silence, ce qu'ils ont caché sous leurs feuilles de choux, sachant que c'était trop dégueulasse et trop puant.

Moi j'ai pas les mêmes raisons pour me faire, nom de dieu, les

machines que je te dégoise, tu les foutras sous les yeux des bons bougres, afin qu'ils en prennent la rage au ventre contre toute la sacrée séquelle des singes, des gouvernants et de leurs salops de magistrats !

Depuis longtemps à Vienne, y avait des gas à poil, qui rataient jamais une occase de dégoiser des vérités au populo dans des réunions publiques. De temps en temps aussi, y venait des copains de Paris qui aidaient les aminches.

Ça emmerdait les vaches qui nous gouvernent ; ils ont saisi le coup au 1<sup>er</sup> mai, et comme y a eu pas mal de chabanais à Vienne, ils ont fait une razzia épatante et poursuivi même ceux qui n'y étaient pas.

Ils ont coffré cinquante deux copains. Pourquoi cinquante deux, nom de dieu ? Y avait des milliers de gas à la manifestation.

Sur ce tas de coffrés au petit bonheur, ils en ont poursuivi dix-huit. Pourquoi dix-huit, nom de dieu ? Bien malin qui pourrait le dire. L'avocat bêcheur n'en sait rien lui-même.

Au tribunal ils n'ont osé n'en condamner que trois. Pourquoi encore, ce chiffre arbitraire ? Tout ça prouve bougrement, que du commencement à la fin, ça a été de la fumisterie. Les lois, les fameuses lois, c'est le bon plaisir des enjuponnés, et voilà tout !

Cette razzia de copains n'était que pour influencer les jurés ; les couillons en vrai moules se sont dit : « Bougre, ils sont coupables ces types là... » Et quand l'avocat bêcheur est venu leur dire « relâchez moi ces sept types et ces huit gonzesses, car ils ont eu le bourrichon monté par Tennevin, Martin et Buisson... » ils ont obéi comme des petits merdeux, et pas un n'a eu

Aussi, en attendant qu'ils puissent foutre, une fois pour toutes, le feu Garnieribus a ouvert son égout; y a eu un peu de potin en commen-

l'intellect de se lever et de demander à ce marlou de procureur général, pourquoi sachant, que les quinze types étaient innocents, il les avait fait foutre au bloc?

Heureusement que Martin et Tennevin sont deux gonzes à la redresse; ils ont montré que s'il y a eu excitation au pillage, au meurtre et à l'incendie, ça vient justement des juges et de la bande d'opresseurs qui rongent le populo, — et non pas des coups de gueule de quelques anarchos.

En fait de défense, Martin a fait un acte d'accusation contre la garce de société, bougrement à la hauteur: il a montré les mistouffiers devenant de plus en plus nombreux par l'introdufibilisation des machines dans le turbin; par la concurrence que se font les singes, ce qui les force à vendre à bas prix, et par conséquent à diminuer la paye des ouvriers; puis le logement, la croustille, les frusques et tout le tremblement devenant, malgré la baisse des prix, de plus en plus chéros pour le turbineur, dont le salaire baisse, trois fois plus vite que le prix des denrées. Les mistouffiers commencent à en avoir assez, y s'interrogent, se jaspinent entre eux; de sorte qu'ils finissent par voir qu'ils ont été volés, dupés, et qu'on se fout d'eux, en leur dégoisant des boniments sur la patrie, la république et autres gnolerics qui n'ont ni cul ni tête; ne vous épatez pas, le populo n'a pas besoin de meneurs ni de chefs, pour aller dans les magasins de frusques et de croustille; sachez-le, avant qu'il soit longtemps les bons bougres foutront les patrons à la porte des usines pour turbiner sans eux; ils pen tront les proprios de la terre, afin de la cultiver sans payer la rente; ensuite ils foutront le feu à leurs vieilles bicoques pour plu-

marder dans les chouettes casbahs des bourgeois.

Le 1<sup>er</sup> Mai a été un commencement, oh, un tout petit commencement! Le chabanaï qu'il y a eu à Vienne, c'est les souffrances endurées par les prolos, qui en sont cause. Si quelques patrons ont écopé, tant mieux, c'est la faute à leur roserie et à leur crapulerie. Ils avaient semé le vent, ils ont récolté la tempête: la haine que les pauvres bougres ont au ventre, c'est eux qui l'y ont mise.

On a pillé Brocard? Le cochon l'a mérité! Le bandita toujours manigancé contre les ouvriers, c'est lui qu'a foutu en train la baisse des salaires, — aussi on l'a décoré! En 1870, il était quasiment socialo, promettait au peuple quantité de beurre et cherchait à être député: aujourd'hui c'est un sale opportuniste.

Martin montre ensuite la vie d'enfer que mènent les ouvrières dans les fabriques: à cinq heures du matin elles s'attèlent à la besogne et triment durant quatorze heures; pour gagner quoi? quelques sous.

Peut-être bien que j'ai un peu soufflé sur la haine des copains; je le regrette pas, nom de dieu! La manifestance a eu un résultat; les ouvrières sont un tout petit peu moins malheureuses, — ça vient de ce que la manifestance a été violente, et qu'on a foutu les pieds dans le plat...

Nom de dieu, quel type que ce Martin! Y avait des gonzesses qui pleuraient en l'écoutant, et on sentait bien que, ce qu'il disait ça arrivait, ça était proche. Oui, nom de dieu, ça viendra! Et leurs roseries les feront encore venir plus vite. Ah, les vaches, comme ils auront mérité tout ce qu'on pourra leur faire!

Après Martin, Buisson, Chatain,

Piollat, Genet, Garnier, Cellard et les autres disent chacun quelques mots bien sentis, se déclarant anarchos. Dam, tout le monde n'a pas de bagout comme Tennevin et Martin.

Au moment de la condamnation, quand les enjuponnés ont dit aux quinze « vous êtes libres!... » avant de décanilier ils ont chacun donné un bécot à Martin, Tennevin et Buisson. C'était un chouette tableu, foutre! Tout le populo de la salle était émotionné...

Le dernier mot a été à Martin: « Je souhaite que la conscience de mes juges soit aussi tranquille que la mienné! » qu'il fait.

Le lendemain les anarchos de Grenoble ont fait un meeting épastroillant où y avait deux mille personnes. Horcelin, Audin et Mollet, des gonziers qui ont pas froid aux yeux, ont chouettelement parlé, nom de dieu.

Soirée très hurf! Le populo s'est dispersé en approuvant les anarchos et en versant un peu de braise pour ceux qui sont victimes de leurs convictions.

Je te serre fraternellement la cuillère.

O. J.

### BAGNES FLOTTANTS

Un matelot m'envoie une longue babillarde sur la navigation, le sort de l'équipage et des chauffeurs, ainsi que sur les misères qu'endurent les émigrants. Quoique le copain ait bougrement abrégé, je suis obligé d'en faire plusieurs bouchées.

Les camerluches pourront une fois de plus, toucher du doigt que partout, sur mer comme sur terre, le populo est la victime des richards.

« Equipage: Ce nom n'est pas volé, c'est bien équipage de mulets ou de

bœufs. Encore pire! Vu que le proprio de ces animaux a un certain respect pour eux, attendu que ça représente un capital. Mais équipage de matelots ou de chauffeurs, c'est de la carne qui ne coûte rien!

« Notre sort est pire que celui des galériens; si un pauvre bougre crève à la peine ou tombe malade, le restant est là pour un coup: on bûche un peu plus, on n'a pourtant pas besoin de ça, c'est déjà assez tuant, nom de dieu.

« Voici comment est divisé le travail pour les matelots au mouillage; c'est-à-dire dans le port ou en rade: branle-bas le matin à quatre heures, travail depuis 1/2 h. du matin jusqu'à 7 heures du soir.

« Souvent nous iravaillons la nuit aussi, pour donner la main au chargement et au déchargement du navire. Economie pour l'armateur, ça lui évite de prendre quelques ouvriers du port et comme nous sommes au mois il n'a pas à déboursier.

« Donc, de 1/2 heures du matin à 7 heures du soir, en déduisant une heure pour déjeuner et une pour diner, treize heures de travail, plus deux heures de faction chacun, pendant la nuit, ça fait 15 heures de turbin, — sans compter le travail de nuit!

« Quant à la paye elle n'est pas grosse: au long cours on a 70 fr. par mois, au cabotage 65 ou 60. Ça c'est les prix de Marseille; au Havre et à Bordeaux c'est une bonne pièce de cent sous de moins par mois.

« A la mer, on bûche encore davantage, nom de dieu! En fait de règlement on est à la merci du capitaine et de toute sa clique.

« Nous sommes divisés en deux bordées (deux équipes) appelées tribord et babord; une fois au large le turbin est emmanché de telle façon qu'un jour une bordée fait 15 heures et le lendemain 17.

« Et encore, nom de dieu, sur les heures de repos, il faut prendre le temps de boulotter !

« On n'est guère nombreux à foutre la main à la besogne ; sur un navire à vapeur et à voiles, tout ensemble, de 4.000 tonneaux, eh bien nous sommes un effectif de 10 hommes (en comptant le novice et le mousse). Depuis quatre ans on ne fait que diminuer le nombre de l'équipage ; maintenant y a pas mèche d'aller plus bas !

« Bref, nous sommes dix pour obéir à six crapules chargés de nous commander, et ils s'en chargent ! Ils sont, 1° un capitaine, 2° un second capitaine (le plus crapule), 3° un premier lieutenant, 4° un second lieutenant, 5° un maître d'équipage, 6° un second maître d'équipage ; (ces deux derniers pas plus capables que les autres matelots, mais par contre, trop souvent mouchards et lèche-culs... »

Hein, les aminches comment trouvez-vous celle-là ! En voilà une ribanelle de chefs, bondieu, quelle cargaison. Vrai, les pauvres gas je vous plains, ça doit être une sacrée chierie d'obéir sans jamais rouspéter à tous ces bougres-là !

Ils en mènent une vie infernale ! Aussi après sept ou huit mois, quasiment toujours ils sont éreintés, et ils doivent débarquer pour se requinquer.

Pour se réembarquer, c'est une autre affaire, et qui n'est pas des plus petites. On trotte d'un bateau à l'autre, on va, on revient, toujours chapeau bas ; faut-être polis et doux comme du miel envers ces messieurs ; faut avoir les poches bourrées de bons certificats de capacité et de conduite, sans quoi l'on peut se fouiller.

Celui qui est marié a une ressource, il est sûr d'avoir son embarquement, si sa femme va trouver un de ces messieurs, principalement

les actionnaires des compagnies, et si elle ne fait pas la bégueule.

Partout pareil, nom de dieu !

A ce propos, mon gas m'en conte une bien bonne :

« Coquin de dieu, ça me rappelle un mien copain ; nous nous étions connus au service en 87, même que nous étions tous les deux à bord de la frégate l'Aréthuse ; nous étions dans la même spécialité, canonniers brevetés de 1<sup>re</sup> classe : chefs de pièces, quel honneur, mille sabords !

« Il y a deux ans à peu près, je le rencontre à Marseille, il avait un peu de pognon, il m'a payé la noce. Justement j'étais à fond de cale, je n'avais pas le rond, y avait un mois et demi que j'étais à terre, pour lors en bon fieu, il m'a aboulé dix francs.

« Je lui explique par quel fourbi on embarque à Marseille : « Ce n'est que ça, viens avec moi, tu vas voir, demain matin je serai embarqué », qu'il me dit. J'ai compris le coup tout de suite. Il s'en va racrocher une grue, tout ce qu'il y a de plus grue, et qui avait justement une petite maladie qui tient chaud... très chaud ! Il lui fait la leçon tout en lui collant cinq balles dans la main.

« La tyresse se maquille en ouvrière, et s'en va à l'adresse du monsieur. Pendant qu'elle lui débitait son boniment, celui-ci commence à lui peloter le menton : « Elle venait prier monsieur de vouloir bien faire embarquer son frère, il y avait tant de temps qu'il était à terre, etc... » Bref, elle est sortie au bout d'une heure, et nous a fait voir un jaunet de dix francs ; elle était bougrement contente, 15 balles ! elle ne les gagnait pas tous les jours.

« Le lendemain matin mon matelot était embarqué et le salop de bourgeois avait son compte ; je l'ai

revu quelque temps après, il avait maigri au moins de quarante livres. »

Le truc est pas bête, nom de dieu, avis aux marioles ! Mais foutre, ça s'allonge, sur ce les aminches, je remets la suite au prochain numéro.

### SOUSCRIPTION

Pour les copains arrêtés et pour leurs familles.

Une mère, à Brest.....	50
A. C., » .....	50
J. G., » .....	50
X., » .....	40
Y., » .....	10
C. Michel.....	50
Cercle socialiste révolutionnaire de St-Eloy-les-Mines.....	19 00
Listes précédentes.	134 45
	155 95

### EN PROVINCE

**Sainte-Florine.** -- Il en pousse partout, nom de dieu, des zigues d'attaque et des groupes d'anarchos. Quand tout ça se lèvera à la fois, y aura du fouan et les chouettes gas se reconnaîtront entre eux à la manière de cogner sur les richards.

Il m'arrive une babillarde de Sainte-Florine et un numéro d'un petit canard qui bafouille bougrement. Pauvre *Radical de Brioude* l'avais de la bouillie plein la bouche quand tu as accouché de ta tartine du 9 août.

« Père Peinard, que me disent les copains, pour te donner une idée de la grolerie des journaloux de notre patelin, je t'envoie un numéro du *Radical* où il est question des placards du Père Peinard que nous avons posés à plusieurs reprises.

« Les rédacteurs de ce canard

sont tous des petits patrons, des médecins, qui naturellement cherchent à venir gros, comme la grenouille ; aussi faut les voir gueuler quand on parle de supprimer les patrons, et surtout quand on leur prouve qu'un patron n'est qu'un voleur, qui s'arrondit la panse avec le travail des autres. Il se trouve, malheureusement, des bons gas qui coupent dans leurs boniments et les poussent aux fesses.

« Ils n'aiment pas le grabuge, ils préfèrent le suffrage universel, c'est plus pratique et y a davantage à fricotter. Aussi faut les entendre traiter les anarchos de canailles, de mouchards ; ils ont le toupet de comparer des copains qui valent dix fois plus qu'eux à des flickards. « Basti, qu'ils continuent sur cette antienne, nous sommes solides au poste, c'est pas eux ni les salopises qu'ils débitent qui nous feront reculer ; nous ne sommes pas manchots, et par notre activité nous saurons les faire taire et leur foutre le nez dans leur merde. »

*Un groupe d'anarchos de Sainte-Florine.*

Pas de veine, le *Tocsin* d'Alger qui tintait si chouette contre les richards et les gouvernants est obligé de poser sa chique. Ce n'est qu'une rouplade momentanée, nom de dieu : un de ces quatre matins, il carillonnera de plus belle.

**Petite Poste.** -- B. St-Quentin. -- G. Brest. -- M. Lyon. -- G. Grenoble. -- H. Lille. -- N. Tarascon. -- Ivry. -- B. Toulon. -- M. Angers. -- R. Marseille. -- S. Chaumont. -- L. Casteljaoux. -- P. Troyes. -- W. Roubaix. -- Reçu galette, merci.

### COMMUNICATIONS

La *Jeunesse libertaire*, 94, rue des Archives, samedi 23 août, à 8 h. 1/2 du soir.



Bons bougres, lisez tous les Dimanches

# LE PÈRE PEINARD

Sous ce titre, chaque semaine le gniaff-journaloux, publie ses réflexes où il ne mâche pas leurs vérités aux jean-foutres, de gouvernants et de patrons.

Le numéro contient seize pages de tartines et dessins et coûte deux ronds.

EN VENTE A PARIS chez tous les libraires et dans tous les kiosques. Pour la vente en gros, s'adresser au *Petit Parisien*, 11, rue du Croissant.

## DÉPOSITAIRES DU PÈRE PEINARD

- Nîmes*, aux kiosques du Palais et du Grand Temple.
- Guise*, Mme Moreau.
- Revin*, Badré Mauguière.
- Pamiers*, Marcellin Rouaix.
- Troyes*, Pannetier, 2, rue du Petit-Credo.
- Marseille*, Marius Gauchon, kiosque du cours Belzunce et dans tous les kiosques et marchands de journaux.
- Berre*, Rostaing.
- Angoulême*, Guillemin.
- Bordeaux*, Mme Maury, 4, place Intérieure-d'Aquitaine.
- Palange*, 1, rue Saint-Sernin.
- Arest*, Balzagette.
- Grenoble*, Pelay, rue Très-Cloître.
- Roanne*, Bertranche, rue de Clermont.
- Orléans*, V. Guérin, 13, rue Royale.
- Agen*, Saint-Paul, md de journaux.
- Toulon*, Marius Magand, rue de la République, 87 bis. — Mme Burle, place Louis Blanc, en face la douane. — Mme Carrère, cours Lafayette et place Hubac. — Au Pont du Loe, place de l'Eglise et dans tous les kiosques de la ville.
- Angers*, dans tous les kiosques et tabacs.
- Armentières*, Malfoy, rue d'Ypres.
- Lille*, Hayard, rue des Arts.
- Cambrai*, Meert, aven. de la Gare.
- Lyon*, Bernard, 96, rue Moncey. — Maumez, 24, rue Saint Cyr, Vaise.
- Thizy*, Chabas, place du Marché-au-Légumes.
- Tarare*, Nottin, libraire.
- Montceau-les-Mines*, Desalle, rue Centrale.
- Reims*, Mme Baudet-Longlet, esplanade Cérés.

- Blanzay*, Dumilieu.
- Fresseneville*, Vidcoq.
- Flixcourt*, Wasse Duchaussoy.
- Avignon*, Nouveau Bazar, place du Portail-Matheron.
- Véron*, Mme Chassiedieu.
- Alais*, Codou, 18, rue Sabaterie.
- Vienne*, dans les kiosques et bureaux de tabac.

## CHANSONS AVEC MUSIQUE

- Le Père Peinard au Populo.
- Y a rien de changé.
- La mort d'un brave.
- Les grands principes, je m'assois des sus!
- Faut plus d'gouvernement.
- Le Chant des Peinards.
- L'Internationale.
- Le droit de l'existence.

**DEUX RONDS CHAQUE**, adresser les demandes au PÈRE PEINARD,

L'Anarchie et la Révolution, par Jacques Roux. Brochure de 32 pages.....	0.15
--	------

## LIBRAIRIE INTERNATIONALE ACH. LEROY 37, rue Gracieuse, Paris.

Extrait du Catalogue :

L'Erenouvelle, par Louise Michel.	0.50
La Confession d'un Confesseur, par Gustave Ebthner.....	3.50
La Liberté de l'Amour, par A. Leroy.....	0.50

*L'Imprimeur-Gérant* : FAUGOUX.

Imp. spéciale du Père Peinard, 120, rue Lafayette, Paris.